Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 8 (1962)

Heft: 9

Artikel: Jean-Jacques à Motiers : en marge de l'année Rousseau

Autor: Grin, Micha

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-849103

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EN MARGE DE L'ANNÉE ROUSSEAU

JEAN-JACQUES A MOTIERS

Un homme seul dans une petite cité de 1.500 habitants, seul avec son enthousiasme, sa foi et son respect de certaines valeurs, un homme désintéressé mais très anxieux de l'avenir, maintient, au milieu de l'indifférence et parfois de la moquerie de ses concitoyens, le souvenir en son pays de la montagne de l'un des plus grands génies de l'humanité, dont les idées ont fait crouler des empires, décapiter des têtes de rois et couronner celles de prolétaires, et donné, enfin, la pâture de rêve, de nature et de sentiments dont on avait besoin et dont on avait été si longtemps privé. Je veux parler de Jean-Jacques Rousseau.

Une modeste maison

Il existe dans ce village de Suisse une petite maison située dans une ruelle qui donne sur l'artère principale, pauvre et modeste. A l'intérieur, une cuisine avec l'âtre sous une vaste cheminée, quelques meubles, une table, un escabeau, un plancher rude, puis, de l'autre côté, une chambre délabrée donnant sur une cour intérieure pavée, une autre chambrette où le jour pénètre difficilement par deux fenêtres profondément encastrées dans un mur épais et humide.

Cet appartement n'a pas subi de grands changements depuis deux cents ans. Deux cents ans..., c'était l'époque où Rousseau s'y installait, arrivé au Val-de-Travers le 10 juillet 1762, chassé de France, mais en pleine gloire, après la parution de ses ouvrages qu'on s'arrachait : **La Nouvelle Héloïse, Le Contrat social, L'Emile.**

Môtiers, sous régime prussien, lui offrait un asile ; sa fidèle gouvernante, qu'il épousera plus tard, allait le rejoindre ; en attendant, elle lui écrivait :

« Jeunatan queu leu moman pour vou reujoindre... »

La conspiration du silence

Si, quelqu'un. Un homme modeste, d'un cœur de feu, un disciple enthousiaste et intelligent, M. Francis Loup :

— Oui, j'aime Rousseau, je le sens et je comprends pourquoi le philosophe s'est plu ici et pourquoi aussi mes concitoyens l'ont si brusquement banni après l'avoir si gentiment reçu.

— Ne bannissent-ils pas encore son souvenir ?

— Non, pas précisément ; mais ils ne se rendent pas compte de la grandeur de l'écrivain.

— Depuis que Rousseau a quitté Môtiers, il s'est fait une sorte de conspiration du silence dont il est encore victime. Je me souviens que mes grands-parents n'en parlaient pas volontiers.

Pourquoi ces braves et vénérables dames ne voulaient-elles pas évoquer le nom du philosophe, pourquoi changeait-on rapidement de sujet quand un étranger entamait la conversation à ce propos ?

— C'est un peu comme une vilaine histoire de famille dont on a un peu honte et qu'on préfère cacher, dit M. F. Loup.

— Mais Rousseau n'a-t-il pas été lapidé ? Ne parle-t-on pas de la « lapidation de Môtiers » ?

« A minuit, j'entendis un grand bruit... »

« A minuit, j'entendis un grand bruit dans la galerie... Une grêle de cailloux, lancés contre la fenêtre et la porte qui donnaient sur cette galerie, y tombèrent avec tant de fracas que mon chien, qui couchait dans la galerie, et qui avait commencé par aboyer, se tut de frayeur... Je me lève au bruit ; j'allais sortir de ma chambre pour passer dans la cuisine, quand un caillou lancé d'une main vigoureuse traversa la cuisine, après en avoir cassé la fenêtre, vint ouvrir la porte de ma chambre et tomber au pied de mon lit ; de sorte que, si je m'étais pressé une seconde, j'avais le caillou dans l'estomac. »

— Ces lignes, tirées des « Confessions », n'accusent-elles pas vos compatriotes, Monsieur Loup ?

— Oui, la situation était tendue entre Rousseau et les Motisans, mais il faut bien se remettre dans l'atmosphère du moment. Rousseau était considéré par la population comme un grand homme, une sorte de prophète, de saint, et voilà que tout à coup on apprend qu'il avait été chassé de France, qu'il vivait avec sa « gouvernante », qu'il avait abandonné ses enfants...

— L'auréole s'était brisée subitement !

— Et plus grande est l'admiration, plus forte aussi est la déception.

Pour la première fois, une explication plausible

Une cliente est entrée dans la petite épicerie où je bavarde avec M. Loup. Chaude odeur de farine, de jambon, de légumes verts, celle plus fraîche de la cave voûtée dont j'entrevois la serrure de bois.

— Donnez-moi un kilo de sucre, Monsieur Loup, et une bouteille de vin, comme d'habitude. Merci.

Je regarde l'homme : des yeux bruns, brûlants, la taille haute et maigre, le front vaste, des mains d'intellectuel, une quarantaine d'années.

— Où avez-vous donc puisé toutes vos connaissances, Monsieur Loup ?

— J'ai beaucoup lu, questionné. Puis, d'avoir suivi le philosophe dans ses promenades, d'avoir rêvé, écrit dans la demeure où lui-même a travaillé et rêvé, je me suis rapproché de lui. Quand je me trouve dans le petit appartement de Môtiers, il me semble, oh ! bien modestement, que je suis un peu son hôte.

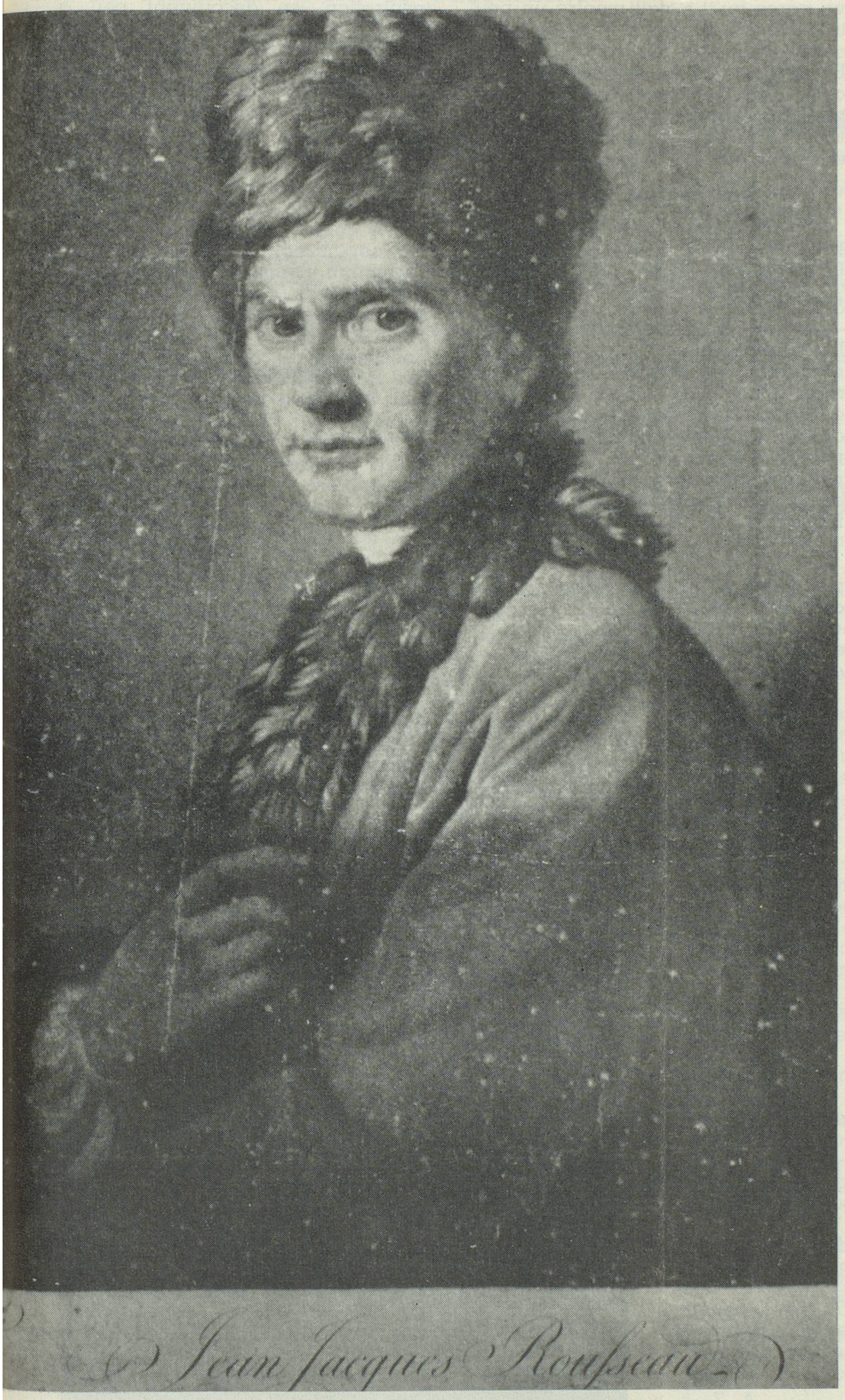
— Et c'est pourquoi vous le défendez si farouchement !

— Non, je tâche de démêler le vrai du faux.

Il entretient à lui seul un monument historique

Le petit appartement de Jean-Jacques... Que serait-il devenu si M. Loup ne l'avait loué pour le soustraire aux transformations sacrilèges, souvent bien involontaires, des locataires de passage. « Rousseau... Rousseau... connais pas, moi. Que m'importe ? »

— Dès que j'en eus la clef, je me suis hâté de le remettre en état...



Oui, au milieu de la chambre, où vous vous trouvez maintenant, dans cette chambre, demeurée intacte, où il écrivit des œuvres maîtresses, la « Lettre à Mgr de Beaumont, Archevêque de Paris », les « Lettres de la Montagne », le début des « Confessions », son « Journal » et une correspondance que se disputent à prix d'or les amateurs du monde entier, eh bien ! Monsieur, j'y ai trouvé des souris et un tas de charbon ! Et la cheminée de la cuisine, cette cuisine où il aimait recevoir les plus humbles comme les plus importants personnages, on avait commencé à la démolir pour gagner de la place !... Heureusement, ajoute M. Loup, qu'on n'a pas trop modifié le logement et que même la petite porte par laquelle il s'enfuyait est demeurée la même.

Et mon guide, en effet, découvre à mes yeux un passage secret, avec une trappe qu'empruntait le philosophe pour fuir les visiteurs ennuyeux !

— Recevez-vous, Monsieur Loup, beaucoup de visiteurs ?

— Non, surtout des étrangers qui viennent de tous les pays ; dernièrement, j'ai eu un Japonais envoyé par son gouvernement.

— Et c'est vous qui les recevez ?

— Bien sûr ; qui voulez-vous que ce soit ?

« Monsieur Loup »

— Oui, qui voulez-vous que ce soit, sinon Francis Loup ?

Quelqu'un se présente-t-il à Môtiers, on l'envoie à lui. Alors, vite, il grimpe à l'appartement et dit à sa femme : « Surveille l'épicerie, je vais à la maison Rousseau ! »

Mme Loup dépose dans sa poussette le dernier-né qu'elle tenait sur ses genoux et court au magasin. Lui, conduit son hôte jusqu'au lieu de pèlerinage et, mieux qu'un professeur, répond aux mille questions que lui pose le visiteur étonné de rencontrer tant de savoir en cet homme en blouse, tant de savoir et tant de générosité.

Mais ce qu'ils ignorent, ces visiteurs, et que M. Loup leur cache, revêt un caractère exceptionnel : non seulement ce disciple de Rousseau loue cet appartement, mais il s'est donné pour tâche d'en faire un musée.

Et, déjà, il récolte les objets, les meubles, les estampes, ces estampes qui plaisaient tant à Jean-Jacques, qui recréeront l'ambiance de ces augustes lieux.

— Je voudrais trouver de l'argent, voyez-vous, pour acheter les œuvres de Rousseau, les traductions, des gravures, des portraits, qui permettraient aux pèlerins, quelquefois venus de très loin — comme je vous l'ai dit — de se mieux représenter l'écrivain, mais où le trouver ? Alors, en attendant, j'achète ce que je trouve, j'œuvre moi-même et voilà tout !

J'ai vu, en effet, chez M. Loup, un portrait de Rousseau à côté d'autres peintures, et, dans ses archives, détails piquants qu'il a relevés :

— Non, non, cela ne vaut pas la peine... Ce sont des cancans, mais qui peuvent — peut-être — amuser de sévères historiens !

— Comme l'histoire du pasteur Sarrasin ?

— Oui, ce pasteur Sarrasin qui réclamait à grands cris que l'on chassât à jamais de l'Eglise l'auteur de l' « Emile », savez-vous en quoi son père était demeuré célèbre parmi quelques-uns qui se gardaient bien d'en souffler mot ? Eh bien ! il avait été fortement gourmandé par le très chaste Consistoire de Genève parce qu'il s'était montré un peu trop assidu auprès d'une jolie fille assez coquette, Suzanne Bernard. Et, retour amusant des choses, c'est cette Suzanne qui deviendra la mère de Jean-Jacques ! Ah ! si Voltaire avait su cela, comme il aurait trouvé matière à se gausser !

« Le seul lieu de la terre... »

De la grande rue de Môtiers, nous sommes montés dans la campagne printanière et tiède. Voici le tilleul au pied duquel le philosophe aimait à s'asseoir :

— C'est là qu'il s'entretenait avec les enfants, surpris, puis curieux de connaître cet homme vêtu d'une robe d'Arménien ; c'est là, aussi, qu'il brodait ce fameux lacet, nous dirions un ruban, qu'il donnait aux jeunes mamans qui allaitaient elles-mêmes leur enfant. Et dire que nous avons juste pu sauver ce tilleul du massacre !

En compagnie de Francis Loup, toute l'histoire de Rousseau à Môtiers, son âme, les sources de son inspiration, se découvrent peu à peu ; voici la cascade qu'il chérissait, le rocher où il s'asseyait pour rêver, écrire et écouter la voix puissante de l'eau bouillonnante qui s'écrase dans une poussière azurée sur les rochers abrupts.

Puis nous avons grimpé là-haut, au pied du château, pour retrouver la promenade favorite du poète, ce même chemin qui fuit dans la forêt aux sapins noirs et farouches, cette herbe qui fleure la violette et la jonquille, dans ce temple de la nature au dôme d'azur où il passait dans le silence ami. Jean-Jacques Rousseau écrivait ces mots immortels qui devraient faire de Môtiers l'un des plus dignes pèlerinages roussauistes : « C'est le seul lieu de la terre où la vérité ne soit pas un crime, ni l'amour du genre humain une impiété. »

Micha GRIN.

« L'Illustré ».

* * *

(Suite de la page 17)

bien courtes à nos touristes et aux compatriotes et amis des alentours qui s'étaient joints à eux. Nos amis Schmutz nous firent l'agréable surprise d'un goûter copieux et savoureux qui dut donner bien du mal aux préparatrices.

M. Zryd, président, en quelques mots émus, remercia chaleureusement au nom de tous nos hôtes si aimables. Enfin, des chants suisses, ainsi que notre hymne national, accompagnés par un orchestre aussi original qu'habile, résonnèrent dans la campagne et clôturèrent cette journée, dont chacun conservera longtemps un excellent souvenir.

H. Z.

Sous la présidence de M. le Consul général Berthod, les Suisses de Toulouse ont fêté le 1er août.

Ils s'étaient réunis dans la propriété que leur ami français, M. Charrié, ancien interné en Suisse, avait, comme chaque année, mis gracieusement à leur disposition.

Dans ce parc, oasis de fraîcheur, qui était décoré aux vives couleurs des Cantons, l'assemblée se crut transportée au centre même de la Suisse.

Après un gai pique-nique, la partie officielle commençait par la chaleureuse allocution de bienvenue du Président, M. Zryd, et la lecture du message du Président de la Confédération. M. Berthod prononçait, à son tour, d'émouvantes paroles.

Puis ce fut le lever des couleurs, tandis que montait dans le calme du soir, le « Cantique suisse », chanté par tous d'un même cœur.

Un brillant feu d'artifice, crépitant dans l'air sec, témoignait de l'inlassable activité du groupe des jeunes et clôturait cette première partie.

Le bal commençait alors, où danses du pays, polka, ländler et scottish, ne le cédaient en rien aux rythmes endiablés du twist ou du madison, réalisant ainsi avec bonheur le maintien de la tradition dans le monde moderne.

A. Z.

NANTES

Les villes de Vertou (à 5 km. de Nantes) et Morgues continuent d'entretenir dans le cadre de leur jumelage d'excellents rapports. De même que les années précédentes, un échange d'enfants de part et d'autre vient d'avoir lieu. A leur arrivée à Nantes les neuf petits Morgiens étaient attendus à la gare par le soussigné, Mme Maurer et M. Priou, Maire de Vertou. Après avoir été reçus à la Mairie, où des rafraîchissements les attendaient, les enfants devaient être pris en charge par les familles qui les hébergeraient.

Le Consul de Suisse.

REDACTION : SILVAGNI-SCHENK, 17 bis, quai Voltaire. — GERANT : F. LAMPART
SIEGE SOCIAL : 10, rue des Messageries, Paris, Xe. C.C.P. Messager Suisse de France 12273-27. — Prix de l'abonnement : NF 10
IMPRIMEUR : A. COUESLANT, 1, rue des Capucins, Cahors (Lot). — 98.714. — Dépôt légal : III-1962 - N° 86/1962
La revue n'est pas vendue au numéro, mais uniquement par abonnement. « Le Messager » n'est pas en vente publique. Pour vous le procurer, adressez-vous au siège du journal
Adressez toute la correspondance à la Rédaction, 17 bis, quai Voltaire, Paris, 7e